

La dent cassée

Autor(en): **Francken, W.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **67 (1958)**

Heft 6

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555870>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA DENT CASSÉE

D^r W. Francken, à Begnins

César Roux, le grand Roux, petit homme de génie, — qui n'a laissé pour le public qui passe que le nom d'une rue à Lausanne — est resté, dans l'esprit de ses rares élèves survivants, comme le roi de l'anecdote vécue. Elles n'ont pas toutes été publiées. En voici encore une.

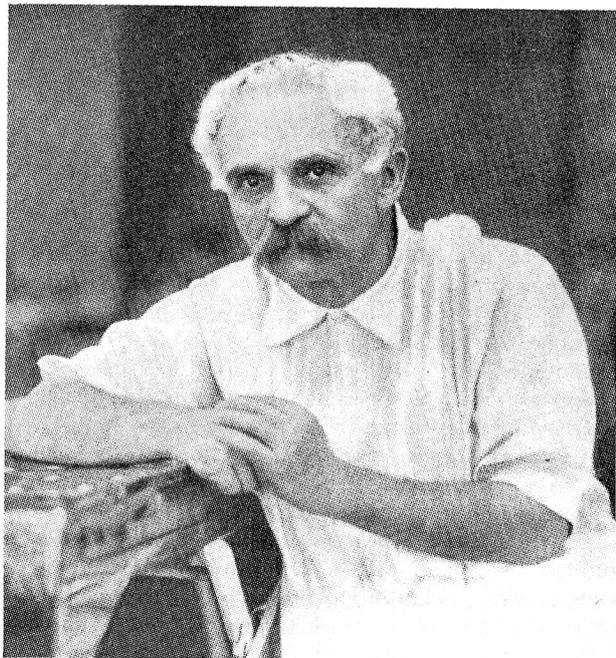
Les narcoses étaient à l'époque assez différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. Dangereuses parfois, difficiles presque toujours, elles consistaient à asphyxier le malade plus ou moins complètement sous prétexte de l'endormir. Celui qui donnait la narcose devait être prêt à toutes les émotions. Il était armé d'un ouvre-bouche et d'une pince à langue. A la moindre alerte, lorsque le malade devenait bleu, l'assistant entrait en lutte avec la contraction des mâchoires en une bagarre courte, solennelle et l'on peut bien dire serrée. Enfin il attrapait la langue en essayant d'éviter la morsure pour celle-ci et... pour ses propres doigts. Le grand Roux disait avec l'autorité indiscutée d'un chef: « Basculez la table! » Puis, interrompant l'acte opératoire, il pratiquait la respiration artificielle. L'alerte passée, il reprenait l'intervention comme si rien n'était survenu. Et pourtant tout le monde avait eu chaud. Mais, chose remarquable, le premier intéressé, le malade a presque toujours ignoré ce qui s'était passé, tellement était strict le secret professionnel. Grandeur et servitude...

*

C'était dans la vieille clinique privée de Rosemont, aujourd'hui réduit silencieux des fonctionnaires de la douane. Ces hommes importants à casquette verte se doutent-ils des drames qui se sont déroulés en ces lieux? Ces chambres où s'alignent les chiffres dans des registres de tout repos ont été occupées par des malades accourus de tous les coins de la terre pour être opérés par le grand Roux.

La clinique chirurgicale, c'est le rendez-vous des combattants de la grande et éternelle lutte entre la vie et la mort. Aujourd'hui, cette maison pourrait s'intituler « la paisible »; en ce temps, il eût fallu l'appeler « la bagarre ».

Un jour, à notre grand chef se présenta un Anglais, colonel retraité de l'armée des Indes, sec, alerte, un peu trop congestionné sur les



Le professeur César Roux

tempes, il avait dû apprécier le whisky pour étancher une soif professionnelle.

Il souffrait de la vessie et devrait être opéré de la prostate. Le début de l'opération alla bien. Rapide comme toujours, César Roux restreignait les risques de la narcose en diminuant la durée de l'opération. Dans ce match avec l'horloge, il allait arriver bon premier, lorsque l'accident se produisit. Syncope respiratoire où la face du colonel, de rouge qu'elle était, vira au bleu. On bascula, on voulut mettre l'ouvre-bouche. Mais voilà: le malade avait une dentition magnifique, sans brèche aucune. Les dents étaient serrées. Chaque seconde comptait. Roux n'hésita pas. D'un coup sec, il fit sauter une dent, et par la brèche entra l'ouvre-bouche. On put saisir la langue, pratiquer la respiration artificielle, et tout finit en beauté.

Le lendemain, à la visite, lorsque le professeur entouré de son état-major d'assistants pénétra dans la chambre de l'opéré, celui-ci le regarda d'un œil interrogateur et narquois. Saisissant le professeur par un coin de sa blouse blanche: « O, petit monsieur, dites! Pourquoi moi qui suis opéré ici — et du doigt il indiqua son ventre — avoir mal là? » — et le doigt, ici montra la mâchoire.

César Roux expliqua que la vie d'un Anglais vaut plus qu'une dent.

Le colonel, satisfait, ne dit qu'un seul mot: « All right! »